

Slobodan Despot

# Despotica

*Modes d'emploi*

Préface de Michel Maffesoli

Xenia

DU MÊME AUTEUR

*Balles perdues*, 2002.  
*Valais mystique*, 2009.

BLOG

<http://despotica.blogspot.com>

SITE

<http://www.valaismystique.ch>

CONTACT

[despotica@gmail.com](mailto:despotica@gmail.com)

## PRÉFACE

# *Racines*

*Depuis la philosophie des Lumières, la suspicion pèse sur tout ce qui enchaîne au local, au village et à la terre en général. Le Progrès devient une vraie mythologie, mettant en scène une humanité partie du temps obscur de la barbarie pour arriver, d'une manière ascendante, en son point ultime, à une civilisation accomplie. Et pour ce faire, le déracinement est à l'ordre du jour. L'élément essentiel d'un tel processus est cette « rationalisation généralisée de l'existence » engendrant le non moins fameux « désenchantement du monde » (Max Weber). La magie, les fées, les sorcières et les divers trolls sont progressivement éradiqués, tout à la fois de l'espace privé et de la sphère publique.*

*Inutile de revenir là-dessus, sinon pour indiquer la saturation d'une telle rationalisation. De nombreux esprits aigus le soulignent à merci. C'est dans cette catégorie que l'on peut ranger l'essai de Slobodan Despot : Despotica. Comme tout livre pensé, de pensées, celui-ci se suffit à lui-même. Il suffit d'indi-*

*quer, en quelques lignes à quoi, en tant que lecteur, il m'a fait songer. En un mouvement spiralesque, ne manquant pas d'étonner, ce livre montre comment on voit revenir les valeurs, les modes de vie et tout simplement d'être que l'on avait cru dépasser.*

*Appétence pour le territoire, importance des racines, de l'idéal religieux. Multiples sont les formes archaïques retrouvant force et vigueur. J'emploie le mot archaïque en son sens étymologique : ce qui est premier, essentiel, et sert de fondation à toute socialité. Tout cela, Slobodan Despot le symbolise sous le nom de Fata Morgana !*

*Toutes les « vignettes » composant la mosaïque de Despotica soulignent le paradoxal retour des racines, qu'il faut, bien sûr entendre dans son sens symbolique, celui d'un « schritt zurück » heideggérien, dont le mitan du livre : « Un dimanche à Sirmium » donne la clef essentielle : la prise en compte d'un questionnement plongeant profond dans les cryptes de l'inconscient de l'auteur ; mais clef opératoire pour saisir, également, un inconscient collectif.*

*Tout cela témoigne d'une inversion de polarité, redonnant ses lettres de noblesse au quotidien et à l'imaginaire « populaire ». Ce terme, en ses diverses modulations, ne fait plus peur. Il est même revendiqué comme slogan, ou va servir de bannière claquant au vent de l'avenir. L'enracinement devient dynamique. Retour d'un ordre concret. C'est-à-dire d'un ordre social croissant avec l'ordre naturel : celui des territoires réels ou symboliques tenant lieu de véri-*

*tables « fondations ». C'est cela l'étymologie du mot concret : cum crescere. Non plus le simple développement progressiste, mais la croissance à partir de racines, en relation avec les espaces fondateurs.*

*« Racines », c'est une autre manière de dire la mémoire sédimentée. C'est aussi valoriser l'émotionnel. Qui est, rappelons-le, l'ambiance dans laquelle tout un chacun va baigner. Ambiance, pour reprendre une heureuse expression de Slobodan Despot, permettant de refuser le « lit de Procuste en lequel on projette de nous normaliser ».*

*Ravna Gora, Voïvodine, Melita, et l'on pourrait continuer à égrener d'autres « nominations » du même ordre, tout cela ne fait que redire les vieux instincts que l'animal humain avait tenté d'oublier et qui se rappellent tant bien que mal à notre bon souvenir. C'est le resurgissement de ces racines profondes ou de radicelles subalternes qui constitue l'ordre concret, le « melting-pot mystico-sybarite » que Despot attribue à Patmos, mais qui tel un fil rouge parcourt l'ensemble de ce livre.*

*Centralité souterraine, cultures anomiques, socialités alternatives, sociétés au noir. Voilà bien autant d'expressions qui me viennent à l'esprit pour décrire le sensualisme sacré qui est la touche essentielle de Despotica. Ce en quoi il donne à rêver et permet de penser. Ce qui dans un monde de frivolité n'est pas négligeable.*

MICHEL MAFFESOLI

*Membre de l'Institut Universitaire de France*



## AVANT-PROPOS

Ce recueil fait suite à *Balles perdues*, publié en 2002 aux éditions L'Age d'Homme.

Il s'agit, une fois de plus, d'une collection de textes, inédits ou publiés, qui ont marqué ou révélé mon cheminement intérieur. Si *Balles perdues* était majoritairement constitué d'essais, ce livre-ci puise l'essentiel de sa substance dans des notes personnelles. La période qu'il recouvre est à la fois plus difficile à cerner rationnellement et, sur un plan personnel, marquée par d'importants changements.

Depuis 2006, l'ensemble de mes activités et écrits est lié de loin ou de près aux éditions Xenia. J'ai pu m'apercevoir combien il était difficile de se détacher, tant dans son propre travail que dans l'image qu'on laisse, du secteur où l'on vous a classé sur la foi de vos écrits de jeunesse ou de prises de position circonstanciées. Les changements de vision imposés par la vie ou par les nouvelles lectures ne s'incarnent qu'avec beaucoup de retard et d'inertie lorsque vous communiquez par le canal très indirect des livres d'autrui. Ce qui fait qu'au bout du compte, je me suis imperceptiblement mis en porte-à-faux avec certains lecteurs et certains milieux. Et puis

aussi, étant donné mon penchant inné à toujours donner raison aux autres, avec moi-même.

Ces changements ont été consignés au fil des ans dans mon journal et ma correspondance. Le bon accueil réservé en son temps à *Balles perdues*, puis les échos enthousiastes que m'a valu la publication des itinéraires du *Valais mystique*, m'ont encouragé à livrer ces « modes d'emploi » qui, je l'espère, permettront de combler ce fossé. J'y ai découvert, en même temps que les premières lectrices qui en ont suggéré le contenu parmi une masse d'écrits, des fils rouges : une nostalgie omniprésente (mais de quoi ?), une conscience de l'univers religieuse et enchantée, mais nullement rituelle, une fidélité frémissante aux lieux et aux caractères qui incarnent le monde « plein » par opposition au monde creux de l'industrialisation, ce lit de Procuste en lequel on projette de nous normaliser — et où, très souvent, nous nous vautrons avant même que d'y être poussés. Voilà des goûts et des penchants qui éclairent, même à mes propres yeux, certains choix importants, existentiels, esthétiques ou littéraires.

Comme tout un chacun, j'aborde la réalité par les intuitions et les émotions, l'alibi rationnel ne venant qu'après coup. Ces textes, je crois, écarteront toute équivoque quant à ce processus. J'espère qu'ils relativiseront aussi, du même coup, les réductions politiques auxquelles amis ou détracteurs ont cru bon d'assimiler ma démarche éditoriale ou mes prises de position. Ainsi, c'est cette horreur psychique du

vide induit par l'esprit du temps, bien plus que des principes politiques ou éthiques, qui me pousse à défendre bec et ongles le droit à l'expression, même des personnages les plus infréquentables. Lorsque les malséants se tairont, il n'y aura de toute façon plus rien à dire ni à entendre nulle part.

Nous vivons une époque d'incertitude et de dislocation des structures héritées qui nous laisse dénués face au destin. Les murailles doctrinales qui nous entouraient avaient au moins l'avantage, comme l'a vu René Guénon, de nous protéger des vents du chaos. Ceux-ci ont désormais champ libre. Mais l'effondrement des valeurs idéologiques est aussi celui des illusions et il me semble non seulement impossible, mais encore invalidant, de vouloir s'en abriter derrière les ruines hâtivement ravalées de la civilisation faite de pudeurs calculées — intellectuelles aussi bien que morales — qui nous a conduits là où nous sommes.

Advienne que pourra ! Je n'ai d'autre refuge en cette tempête que ma mémoire, mon jugement et les attachements qui font vibrer mon être. La forte présence, dans ces pages, de mon pays d'origine, la Serbie, semble donner à ces attachements vitaux un épiscentre. Je me suis engagé très jeune dans la vie publique, à mon détriment, en défendant ce pays contre la campagne de haine délirante dont il fut l'objet dans l'Occident des années 90. En méditant aux causes de cette haine, je suis arrivé au-delà de

la géopolitique : j'ai entrevu la furie de l'« Européen moyen » (celui-là même que Leontiev qualifiait d'« idéal et outil de la destruction universelle ») face à un modèle humain rétif à toute uniformisation, même celle qui le servirait. J'ai dénoncé, exemples à l'appui, cet aveuglement dans *Balles perdues*, je l'intègre désormais à la partition générale d'un temps rythmé par des exaltations collectives fabriquées et des oublis fulgurants, mais dont l'indifférence fournit la tonalité.

Certains événements de l'an 2009, notamment un séjour en Inde, m'ont orienté vers d'autres horizons. Mais ce parti pris existe, je n'en dissimule rien, et j'intègre cette passion des origines dans la pâte même de mon être d'éditeur et d'écrivain de langue française. Cela me permet de me consacrer le cœur léger et l'âme en paix aux luttes exaltantes que l'art et la pensée ont à livrer ici et maintenant.



J'ai quelque anxiété au moment de mettre ces pages intimes sous presse. Pourrai-je, chers amis, vous faire face avec ce que vous saurez de moi ?

S. D.

## *Remerciements*

J'exprime ma sincère gratitude à Nevena Pajić, Svetlana Milošević-Valenti et Laurence Vidal pour leur participation clairvoyante à l'élaboration de ce recueil et leur constante amitié. Ainsi qu'à Eric Werner pour l'exemple de sincérité impitoyable qu'il m'a donné et sans lequel je n'aurais pas osé publier ce livre.



# *Viatique*



*Et l'on démarre de bonne heure, écarquillé,  
Frisonnant dans le noir, n'importe la saison,  
Sous-marin terrestre avec ses cadrans rouges,  
Ses feux, ses yeux sans horizon.  
Et l'on se signe.*

*Reverrons-nous la maison ?*

*Sais-tu l'architecte, et toi l'ingénieur,  
A quoi ressemble ton monde quand tu dors ?  
As-tu bien suivi les lignes de ton plan,  
As-tu touché l'armure, effleuré les bords  
De ce béton*

*Qui nous inclut dans sa mort ?*

*Je m'arrêterai au col, je le sais,  
Pour que le vent m'ébroue et m'éveille,  
Le vent vivant, mon dernier messenger  
Entre la terre obscure et vieille  
Et mon métal.*

*Je crois encore aux merveilles.*

⊕ Griffonné une veille de départ. 24 juin 2007.



*Nostalgia*



## *Patmos*

Dans les îles du Dodécanèse, faisant face à l'Asie mineure, le drapeau grec se double encore du fanion jaune frappé de l'aigle bicéphale de Byzance. C'est dans cet archipel régi par une autre notion du temps, à neuf heures de bateau d'Athènes, que Patmos défend son héritage. Bizarrement taillée en hippocampe, elle s'étend sur à peine vingt-cinq kilomètres et abrite une population résidente de 2 500 âmes. Le réseau électrique y dépend d'une génératrice diesel et l'eau douce d'un cargo poussif. Et pourtant, lorsqu'on s'y rend pour la première fois, l'on a le sentiment non seulement d'avoir connu le plus somptueux lieu de retraite et de repos, mais d'avoir séjourné dans un nombril du monde. Comment restituer la découverte de cette splendeur à la fois évidente et réservée ? Je n'ai d'autre moyen que de décrire ce que, novice, j'y ai vu. Tâchons de recomposer ces visions du cœur...

Au-dessus de nous, dominant l'île, un monastère fondé au XI<sup>e</sup> siècle et mué en forteresse à force d'invasions franques, catalanes et turques, tels ces crustacés des îles Bikini dont la carapace s'est faite blindage à force de radiations. Autour de cet aimant cubiste et ténébreux s'est agglutinée une bourgade

radieuse, blanche de chaux jusqu'aux marches de ses escaliers, formant dédale — face à l'île d'Icare, que pouvait-elle faire d'autre ? — comme pour éconduire élégamment les nouveaux importuns avant que les murailles de pierre sombre ne les rembarrent à la manière abrupte des militaires et des confesseurs.

Khora. Elle m'était apparue, la nuit de notre arrivée, comme une *fata morgana*, un vaisseau en feux de gala lévitant au-dessus de la prude obscurité de l'île endormie. Puis, à mesure que notre ferry, fouetté par des vents d'abîmes, laissait par bâbord les effrayantes redoutes rocailleuses de Patmos, une filière de lucioles électriques est venue arrimer peu à peu cette acropole à son port.

A la différence de Khora, aérienne et candide comme l'orthodoxie, orgueilleuse et gaie comme la religion antique, mirage scintillant d'aussi loin que l'œil porte aux quatre points cardinaux, l'humble et terrestre Skala ne se dévoile, elle, qu'à la dernière minute au fond de son golfe étroit. Lorsque les grands ferries nocturnes viennent y appuyer leur poupe, le port semble aussitôt doubler de taille ! Tout y est si menu que, du haut de son neuvième ou dixième pont, le voyageur croit voir à ses pieds non pas une ville, mais sa maquette. Entre le donjon théâtral où logent les institutions et les maisons du port, on aperçoit alors une petite place pavée à l'éclairage dramatique, si semblable à une scène d'opérette que l'on se surprend à chercher la fosse

d'orchestre. La ville haute est parsemée d'églises et de monastères mineurs, mais ne possède aucun hôtel. On n'y séjourne qu'en propriétaire ou en ami, à moins d'avoir déniché une location discrète et coûteuse. La ville basse, elle, n'est quadrillée que de chapelles familiales et se loue volontiers. Ses ruelles sont encombrées de tavernes et de boutiques de souvenirs redondantes, témoignant d'un marketing peu concerté qui face à l'industrie touristique de Cos ou de Rhodes apparaît touchant de désuétude. Et tout cela est strié nuit et jour par les scooters innombrables, zézayant en tous sens comme des mouches autour d'une lampe. Patmos, en pratique, c'est un port et un fort. Le reste ne sont qu'ermitages ou hameaux de pêcheurs arrêtés à mi-chemin de leur conversion balnéaire.

Entre ce port et ce fort, entre le ventre et la tête, court aujourd'hui une route goudronnée en lacets. Mais avant ce boyau moderne, Patmos a vécu, des siècles durant, le long d'une colonne vertébrale : un vaste chemin muletier, pavé sur cinq mètres de large, reliant la terre au ciel en ligne droite au mépris des courbes du terrain et de la fatigue des marcheurs. Elle est encore là, cette voie royale, bien qu'entrecoupée par les virelais du goudron. La redescendre de nuit, dans l'odeur des pins, voir le port, à ses pieds, se rapprocher peu à peu dans son berceau de pierres et sous son dais d'étoiles, c'est une promenade qui vaut toutes les foulures que l'on se fera inévitablement sur ces pavés abrupts.

Enfin, à mi-chemin du ventre et de la tête, que l'on monte par la route ou par le raccourci, voici le cœur de Patmos : la caverne, à flanc de coteau, où saint Jean dicta à son disciple Prokhore ses visions de l'Apocalypse. Autour du saint lieu, les empereurs de Byzance firent d'abord construire une chapelle, puis tout un monastère, bâtisse blanche visible à des milles dont les entrailles sont l'un des plus étonnants buts de pèlerinage de la chrétienté, en même temps qu'une attraction touristique. Ainsi, pendant la liturgie du dimanche matin, la caverne encombrée devient le théâtre d'une étrange procession, où les rangs disciplinés des fidèles locaux s'écartent avec résignation devant un défilé de visiteurs profanes, hébétés, venus de tous les continents, repris aussitôt que débarqués par les grands paquebots ancrés au large.

La caverne de St Jean est la deuxième crèche de la chrétienté. De terribles prophéties y sont venues tremper la foi des croyants en une promesse qui, sans cet épilogue, se serait sans doute diluée en une espérance bénigne, quiète, d'où tout tragique eût été exclu. Elles viennent, aussi, depuis vingt siècles consoler les désemparés en rappelant que nulle chandelle ne brûlera indéfiniment, pas même celle des puissants de ce monde. Aujourd'hui, en ce lieu, deux humanités se frottent et se côtoient sans se mêler d'aucune façon, plus proches et plus dissemblables, en profondeur, que les hommes ne l'ont jamais été au cours de l'histoire. Entre ceux

qui entrent ici avec crainte et vénération, la gorge serrée à suffoquer, et ceux qui s'y pressent irrités de ne pouvoir photographier un lieu aussi pittoresque, le fossé est plus profond qu'il ne le fut jamais entre les Perses et les Achéens, entre Israël et les Gentils, entre Rome et Byzance, entre Byzance et Istamboul, entre Marco Polo et l'empereur de Chine.

Cette division de l'être, habilement masquée par le nivellement des apparences, est si palpable en ce lieu que l'on a l'impression que les révélations de saint Jean ne font que se répéter ici, chaque jour, comme la réalité enregistrée à tout jamais par *L'invention de Morel*, dans le roman métaphysique de Bioy Casarès, en revêtant simplement les formes les plus intelligibles au témoin du moment.

Un ventre industriel, une tête rayonnante, un cœur mystiquement caché. Cette petite île de la mer Égée, dans son architecture organique, reproduit l'organisation la plus profonde de l'humanité, son aspiration la plus pure. En la quittant, tout être pourvu d'âme ressent une inexplicable nostalgie.

Certes, à toute époque son éternité : aujourd'hui la nostalgie se chiffre par des prix, au mètre carré de bâtisse vétuste, comparables à ceux de l'immobilier cosu des capitales d'Occident. « Ah, vous connaissez Patmos ? » : l'exclamation mondaine vaut mot de passe. Dès le premier séjour, les « anciens » de Patmos se sentent comme un prestige de pèlerins, de hadjis. Dans les venelles de Khora, la Jet Set a discrètement éparpillé ses pied-à-terre, tandis

qu'au petit port de Skala, en face de la génératrice tapageuse et puante, viennent s'établir des yachts dont l'absence à Cannes n'est sans doute pas passée inaperçue.

Le snobisme, nous le savons depuis Proust, n'est qu'un report du désir religieux vers une fausse adresse. Si Marcel avait connu l'étrange melting pot mystico-sybaritique de Patmos, *La Recherche du Temps perdu* eût peut-être abordé la question de la foi égarée de l'Occident de manière plus frontale...

⊕ 27 juillet 2004.